

Paris 1972

J'avais à peine neuf ans. A chacun de mes pas sur le bitume des trottoirs parisiens, des pièces de monnaie s'entrechoquaient dans le fond de mes poches. Ce tintement rythmait ma marche. C'était une fin d'après midi. Après les heures de classe sonnait une odeur de liberté qui enflait mes narines et je déambulais joyeuse. La petite musique des pièces me rappelait le goût acidulé des bonbons. Cette odeur de sucrerie me transportait d'un lieu à un autre lieu. De l'école à la boulangerie du coin de la rue. Alors ça sentait la joie colorée. Une joie qui pétillait.

En entrant chez la boulangère, des effluves de pains chauds se déversaient dans l'espace et je me sentais aimée par tous ces parfums. La boulangère était agréable avec les enfants du quartier. Elle avait un joli sourire et la patience des personnes qui aiment leur métier. Elle nous laissait le temps de choisir. Nous nous retrouvions toujours à trois ou quatre enfants au même moment et certains ayant plus de monnaie que d'autres prenaient un temps d'hésitation qui n'en finissait plus.

Une fois servie je repartais l'eau à la bouche et le bonheur de tenir dans mes mains le petit cornet de papier blanc déjà froissé. J'aimais entrer ma main à l'intérieur sans regarder. Je tâtais du bout des doigts en m'amusant à garder les plus gros bonbons pour la fin. Je descendais la rue avec ce feu d'artifice acidulé dans la bouche.

Nous vivions ma sœur, ma mère et moi au numéro deux de la rue Leriche dans le quinzième arrondissement de Paris. Avais-je les clefs de l'appartement, ou étaient-elles chez le concierge ? Je ne me souviens plus. L'appartement était situé au premier étage. Je montais l'escalier de bois ciré. Ma mère était seule à nous élever. Pas facile à cette époque d'être une mère célibataire. Ce jour là elle devait être avec ma petite sœur de cinq ans plus jeune que moi. Peut-être étaient-elles parties faire des courses ? Toujours est-il qu'un goûter m'attendait, peut-être un quart-quart et du jus de fruit.

La cuisine tout en longueur était étroite comme un couloir et peinte en orange. Deux mètres carrés faisaient office de salle de bain avec douche. Trois autres pièces configuraient l'espace de cet appartement. La chambre de ma sœur donnait sur le mur d'une cour très sombre. Ma chambre donnait sur la rue et une autre pièce servait de bureau, salle à manger et chambre pour ma mère.

J'étais seule dans l'appartement, pour combien d'heures, de temps ? Je ne me souviens pas. Ai-je pris un livre pour lire ou des crayons de couleur pour dessiner ? Ai-je fait semblant de faire mes devoirs en mâchouillant les derniers bonbons ? Je ne me souviens pas.

Quelqu'un sonna à la porte. Je me souvenus des recommandations de ma mère :

« Tu n'ouvres jamais à des inconnus, ni hommes, ni femmes. »

« Oui, maman. »

Je me suis approchée de la porte sans faire de bruit et j'ai regardé par l'œil de bœuf. Je connaissais ce visage. C'était C.Frugier le compagnon de ma tante la sœur de ma mère. Ses cheveux étaient roux et bouclés. Il avait une moustache, portait de petites lunettes rondes et fumait des cigarillos. Ce n'était pas un inconnu. J'ai ouvert la porte à la déflagration de mon enfance.

Et, les secondes, les minutes, les heures qui suivirent se répondront comme un suicide du temps dans mon corps, ma chair, mon âme d'enfant. Aucun son, aucun cri ne sortiront de ma bouche projetée dans l'effroi et la sidération. Comment m'étais-je retrouvée là, sur le matelas de la chambre côté cour où dormait ma sœur ?

Comment m'étais-je retrouvée allongée sur le côté avec derrière moi cet homme et son sexe dans mon anus ? Il m'avait pénétrée et il ne bougeait pas. Il m'avait pénétrée et je ne bougeais plus.

Je crois, mais je ne sais plus, la douleur fut probablement si forte qu'elle m'anesthésia immédiatement. Ai-je saigné ? Je ne me souviens pas. Je me souviens seulement qu'il ne bougeait pas le sexe planté dans mon anus d'enfant de neuf ans. Cette douleur de perdre mon enfance fut un hurlement intérieur. Un cri sans voix, un arrachement du temps. Les minutes, les secondes se déchirèrent. Je me trouvais dans l'antichambre de la morbidité du monde. Celui que je nommerai quarante ans plus tard le séparateur car tout viol d'où qu'il vienne est une séparation avec ce qui nous anime de l'intérieur. Le viol nous dévie. Et ce viol m'a immédiatement ôté la parole.

Il y a des ruines dans l'enfance, les miennes sont mon temple, mon royaume, mon corps incendié.

Il y eut récurrence dans ma onzième année lorsqu'un soir j'ai dormi chez eux rue Lacreteille. Une porte séparait sa chambre de celle où je passais la nuit. Une porte avec de l'autre côté ma tante, la sœur de ma mère, qui je l'espère pour elle et pour son âme, sa conscience et ses futurs enfants, oui, j'espère qu'elle dormait vraiment. Si cela n'était pas le cas elle serait complice des agissements de son compagnon C.Frugier.

Jusqu'à présent nous n'en avons jamais parlé.

Ce soir là, il est entré dans la chambre où je dormais. Il s'est allongé nu de son poids lourd. Il m'a violée en entrant dans ma nuit de toute jeune adolescente. Il s'est allongé sur mon corps déjà enseveli sous les décombres du non-sens et il a pénétré mon vagin avec ces mots chuchotés à mon oreille « Ne dis rien. Ne bouge pas. »

Il resta ainsi sans bouger et moi je faisais semblant de dormir comme si rien ne se passait. J'étais comme morte et ne ressentais ni plaisir ni douleur. Rien.

Le corps anesthésié. Le seul acte de défense que j'avais trouvé pour fuir l'instant était de simuler la mort. J'étais coupée en deux. Dissociée. Le désastre ouvrait les portes des abîmes et je mourrais de mon enfance, de mon adolescence, à la femme que je serai, à la mère que je deviendrai. De neuf ans à treize ans, chaque acte de prédation dans ma chair s'entassera comme des morts successives. Je n'aurai plus la notion du temps. Ma conscience temporelle sera anesthésiée. Pétrifiée. Ensevelie sous les décombres je n'aurai plus aucun repère. Mon corps d'enfant désacralisé. Bombardé de stigmates invisibles. Pulvérisé en pluie de cendre sous les paupières de mon enfance. Figée dans cette brûlure de givre. Brûlure trop grande pour mes neuf ans, pour mes dix ans pour mes onze ans. Blessure invouable. Là où vingt quatre ans plus tard je donnerai vie à trois enfants. Mon sexe, mon intimité, ma virginité, tout mon corps fut irradié par le processus pervers d'un individu malade.

Il y eut un déjeuner pendant lequel il m'offrit devant tout le monde un carnet rouge en me disant « Tiens c'est pour toi. Tu pourras y écrire tes secrets. » Personne n'avait rien vu. Je me sentais laide. Je ne me sentais pas aimée et j'entrais peu à peu dans des formes d'autos destructions relationnelles et physique. Je me sentais coupable d'avoir des secrets à inscrire dans ce petit carnet rouge que je pouvais fermer avec un minuscule cadenas. Je n'y écrirai pas un mot. Je me sentais coupable de mettre laissée faire, de mettre laissée pénétrer, violée par un individu de vingt cinq ans plus âgé que moi. Coupable de mentir à mon entourage. De commencer à fumer et à boire bien trop jeune. J'en voulais terriblement à ma mère de ne rien voir. C'était inconscient, mais je lui en voulais de ne pas avoir su me protéger. Comment le pouvait-elle puisque je ne parlais pas.

Il m'offrit également une guitare dont le manche était sculpté. Cet instrument de musique réapparaîtra dans ma vie trente sept ans plus tard. Et mon travail intérieur de réparation de la personne que je suis pouvait enfin commencer.

J'avais treize ans, lorsque nous déménageâmes de Paris pour nous installer près d'Etrechy en Essonne. Le mal de celui que je nommerai le séparateur était fait. Mon mal être d'enfant violée était un poison qui se diffusait dans mon corps, mon visage, ma peau. Mes échecs scolaires contribueront à me sentir coupable, instable. J'attirais des garçons violents avec moi. Je cherchais une forme inconsciente d'autodestruction dans presque toutes mes relations amoureuses. J'avais de la chance de ne pas être tombée dans la drogue dure mais pour survivre j'avais besoin d'ivresse, alors je buvais beaucoup.

Je me sentais laide et lourde des conséquences que ces viols avaient sur moi. Et je continuais à me taire.

Personne ne savait ce qui s'était passé à Paris. Pourtant mon allure, à la limite de la délinquance, mes mensonges, toutes ces formes de comportement anormal auraient dû alerter mon environnement. Mais non ! Je me taisais, alors personne ne pouvait deviner d'où provenait mon mal être. Et puis une adolescente est toujours en mal être, c'est bien connu !

On m'a rappelé un acte qui me semble très suspect. Nous sommes en 1972, j'ai neuf ans et nous habitons au 6 de la rue Leriche. Un jour j'ai déféqué sur le pallier de l'immeuble. A cet âge là c'est tout de même très inquiétant. Je n'étais pas malade, je veux dire par là aucune diarrhée. Cet acte, je le crois aujourd'hui était un signe de quelque chose de grave qui s'était passé. C.Frugier rodait déjà dans les parages. Je ne sais pas ce qui a pu se passer dans cet appartement. Je sais simplement que le fait d'avoir déféqué sur le pallier à cet âge et que cet individu se soit retrouvé dans la petite baignoire sabot où était ma petite sœur de trois ans pour un bain n'est pas du tout normal. Avais-je déjà subi un viol ?

Je me souviens des viols, du 2 rue Leriche et de la rue Lacretelle. Que s'était-il passé au 6 rue Leriche pour que je défèque sur le pallier ? Etait-ce ma façon d'exprimer les actes que Frugier avait déjà commis ? Etait-ce ma façon d'exprimer le premier abus ? Lorsque je pleurais ma détresse dans le col du manteau en poil de lapin de ma mère qui était suspendu à la poignée de la fenêtre ? Je me souviens à neuf ans enfouir mon nez dans ce col pour y sentir l'odeur de son parfum et pleurer toutes les larmes de mon corps. De mon corps qui n'était plus le mien. D'où venaient-elles ces larmes ? Peut-être venaient-elles d'un lieu de vie encore possible, d'où je renaîtrais à moi-même, un jour, peut-être. L'épreuve, cet exil, est rude.

Je devins une enfant triste. Une enfant brisée. Dénaturée. Déviée. Et personne ne vit ou ne voulut voir cela : aucune prise de conscience de mon mal être permanent qui me consumait à petit feu.

Lorsque nous sommes partis de Paris pour nous installer dans l'Essonne, la déflagration physique et psychologique due aux viols était inscrite en moi depuis quatre ans déjà. Et la volonté du déni de ma personne que je m'infligeais à tous les niveaux était absurde, mais ce fut le seul moyen de m'anéantir un peu plus et d'entrer dans une culpabilité mortifère dans laquelle je m'enfermais. Je n'avais plus aucune estime de moi-même. Pourtant, j'ai rencontré au collège d'Etrechy un ami avec qui j'ai eu une relation amoureuse. Il avait quinze ans et moi treize lorsque j'appris que C.Frugier et ma tante viendraient passer un week-end dans la maison où nous vivions. N'ayant aucune confiance dans mon entourage proche puisque personne n'avait rien vu malgré mon mal être, je décidais de parler à cet ami. Il vint immédiatement. Ma chambre était au rez-de-chaussée donnant sur la rue du village. Je faisais souvent la fenêtre pour aller le rejoindre certain soir. Ce soir là il arriva en mobylette, il entra par la fenêtre de ma chambre. Je lui ai dit que depuis l'âge de neuf ans le compagnon de ma tante me viole. Je devais avoir une grande confiance en lui pour enfin oser poser les mots. Je lui ai dit que personne ne le savait, comme si c'était aussi ma faute. Je lui ai dit qu'ils sont arrivés hier de Paris et que cette nuit il est entré dans ma chambre. Il s'est allongé sur moi et m'a pénétrée en léchant le pavillon de mon oreille. Je lui ai dit que j'étais sidérée. Je ne bougeais plus et simulais de dormir ou pire encore. Je simulais celle qui fut ma compagne depuis des années à chaque pénétration, la mort.

Enfin je lui ai dit qu'il est sorti de ma chambre dans cette nuit de mes treize ans. Je restais dévastée.

Mon ami m'écouta et me répondit « Appelle le et parle lui. Comme je suis là il n'osera rien faire sur toi. » Nous étions si jeunes ! Je suis allée le chercher. C.Frugier entra dans ma chambre. Il s'assit par terre, alluma une cigarette. Je l'ai regardé et lui ai dit « Ce que tu fais depuis des années avec moi, ça doit s'arrêter. » Il remua la tête d'un air grave, écrasa sa cigarette à peine consumée dans le cendrier en prétextant qu'elle était cassée. Il se leva, et en ouvrant la porte de ma chambre, je le vis de dos emportant avec lui tout un poids immense. Je vis et sentis ce poids d'une lourdeur effrayante transpirer de son dos lorsqu'il referma la porte sur lui.

Quelques années plus tard, C.Frugier mourra d'un mélanome. Un jour pourtant, bien qu'il ne soit plus vivant, je décide d'en parler au sein de ma famille. Ma sœur m'a dit que lorsque nous vivions en Essonne, lors de ce fameux week-end il est entré dans sa chambre. Elle avait à peine huit ans, il a plongé sa tête sous les draps pour lui faire un cunnilingus. Elle l'a repoussé vivement avec ses pieds et elle est venue se réfugier dans ma chambre. Elle a dormi avec moi cette nuit là. Encore désespérées, désorientées, abandonnées, le séparateur, le violeur nous laissa sans mot.

Nous retrouverons ma sœur et moi la parole dix années plus tard. Sans se concerter nous en parlerons un été de forte chaleur à notre mère.